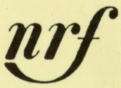
MARCEL PROUST

CONTRE SAINTE-BEUVE

SUIVI DE

NOUVEAUX MÉLANGES

PRÉFACE DE
BERNARD DE FALLOIS



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1954*

Extrait de la publication

PRÉFACE

par

BERNARD DE FALLOIS

L'œuvre inédite de Proust n'existe pas. Le mot « fin » qu'il a tracé aux dernières lignes de son livre en marque bien, effectivement, la fin. Les milliers de pages qu'il a consacrées à le préparer ne sont pas autre chose non plus qu'une préparation. Même les plus anciennes, même *Les Plaisirs et les Jours* nous frappent beaucoup moins par l'hésitation, les tâtonnements habituels chez un écrivain encore jeune, rêvant à des œuvres possibles, que par l'extraordinaire concentration d'un esprit déjà mûr, ayant reconnu les réalités essentielles de son art, et commençant avec application, avec maladresse parfois, à les peindre. La supériorité de Proust sur la plupart de ceux qui le précèdent vient de ce que ceux-ci, écrivant plusieurs livres, font toujours le même sans le savoir, alors que lui, le sachant, n'en a jamais écrit qu'un. C'est pourquoi il s'est servi des genres, il ne s'y est pas asservi. Poète, il n'a jamais songé à faire des vers, sinon pour se divertir. Romancier, il n'a pas été, comme tous le sont plus ou moins, un arbre à romans. Critique enfin, il n'a jamais sacrifié à cette activité son activité essentielle. Avant tout, Proust est l'homme d'un seul livre.

Il serait donc vain de vouloir découvrir, parmi les papiers qu'il nous a laissés, une nouveauté que son génie même contredit. On peut exhumer un récit de Balzac, un poème de Mallarmé, qui soient un

Balzac, un Mallarmé inconnus. De Proust, rien qui égale ni même approche *A la Recherche du Temps perdu*. Et le *Contre Sainte-Beuve* que nous présentons aujourd'hui n'a peut-être pas une importance littéraire analogue aux *Cahiers* de Montesquieu, pas plus que *Jean Santeuil* ne ressemble vraiment à *Lucien Leuwen*. Ébauches et matériaux d'une œuvre à venir, qui les rassemble et les dépasse, ce ne sont, si l'on veut, que des documents. Mais ces documents, s'ils ne nous disent rien de plus que l'œuvre elle-même, ont encore beaucoup à nous dire sur elle, car ils nous renseignent sur une des créations les plus complètes, les plus complexes, de toute notre littérature. Par eux, nous remontons un fleuve que nous ne faisions jusqu'ici que descendre. Toutes les explications de Proust qu'on a pu lire jusqu'à présent, dans l'ignorance de ces affluents, devaient se contenter de nous offrir un récit de sa vie la plus extérieure ou un tableau de ses idées : un calendrier ou un système. L'histoire véritable d'un écrivain est aussi loin de l'un que de l'autre. Elle n'a rien de figé. Elle est faite de rencontres, de haltes, de surprises, de projets abandonnés qui reparaissent après dix ans, de personnages qui se dédoublent ou se rejoignent, d'éclairages mystérieusement transformés : l'histoire d'un roman est un roman.

Et le héros de ce roman n'est autre que l'auteur lui-même. De *la Recherche du Temps perdu*, les textes que nous retrouvons sont distants de quelques mois, de quelques années. Mais ils n'en diffèrent pas seulement par l'éclat et la sûreté du style, l'ampleur, la perfection. Les sujets et les modèles n'ont pas changé : le regard qui les observe n'est pas le même. C'est précisément une des lois de la psychologie proustienne, autant que de la poésie, que nous ne connaissons pas un être tant que nous ne pouvons pas, à une impression nouvelle, confronter une im-

Extrait de la publication

pression antérieure, que toute connaissance se fait « en deux temps ». Les inédits de Proust sont ce premier temps. Ils ne prétendent sans doute pas à une existence propre, distincte de son œuvre, mais ils sont aussi bien autre chose que des brouillons. Ils sont comme la première, la seconde « manière » d'un artiste qui n'a voulu nous donner de sa production que la dernière. Et comme tout ce que Proust a confié de son expérience à ses musiciens et à ses peintres, nous pouvons à notre tour le lui appliquer, nous sommes devant ces essais de jeunesse, comme Swann devant le portrait de Miss Sacripant, en qui il reconnaît « vingt ans avant » la femme qu'il aime, ou comme l'auditeur du septuor de Vinteuil qui perçoit soudain, à travers l'immense arpège, la petite phrase de la sonate. Nous sommes entrés dans l'atelier de Marcel Proust.

Que reste-t-il dans cet atelier? Cette question est restée longtemps sans réponse. Certes, tous les chercheurs se doutaient bien qu'un édifice aussi vaste devait avoir des fondations plus solides qu'un mince volume de jeunesse, deux traductions et une demi-douzaine d'articles. Mais pouvait-on retrouver ces fondations? Proust n'avait-il pas fait disparaître, volontairement ou non, les traces de son travail? Signe inquiétant, le manuscrit d'un de ses romans avait été distribué par lui-même entre les souscripteurs. Tout ce qu'on pouvait savoir de sa vie et de son caractère, son goût du secret, son indifférence souvent professée pour les éditions critiques et les variantes, les conditions singulièrement précaires de son existence matérielle, ses trois déménagements, le désordre légendaire et les oublis dont sa correspondance offre tant d'exemples, tout pouvait laisser craindre une disparition presque totale. Or il semble au contraire qu'il n'en soit rien, et que les pertes, s'il y en a eu, furent minimes. Des poèmes de jeu-

Extrait de la publication

nesse aux épreuves de *La Prisonnière*, Proust avait tout conservé, si l'on en juge par l'abondance des textes retrouvés après sa mort : plus de cinquante cahiers, des centaines de feuillets, qui furent recueillis, on le sait, par le docteur Robert Proust, puis par Mme Gérard Mante-Proust, nièce de l'écrivain. C'est à elle que nous devons aujourd'hui de les lire. C'est elle qui veille, depuis plus de dix ans, au classement et à la transcription de ces manuscrits, avec une intelligence, un dévouement et un scrupule, qui lui ont valu la reconnaissance de tous les proustiens, et auxquels nous tenons ici, parce que nous avons pu les apprécier mieux que d'autres, à rendre un hommage particulièrement affectueux.

*

Le premier effet de cette découverte a été de détruire une légende tenace. Si les critiques ont négligé de se pencher sur les antécédents de *La Recherche*, c'est qu'ils confondaient Proust avec le narrateur de son roman. Lui-même avait contribué à cette erreur, en représentant sa vie comme une de ces vies coupées en deux, vie de Pascal, de Tolstoï, de Maeterlinck. La simple vue des manuscrits prouve au contraire qu'il n'a jamais cessé de travailler, que jamais peut-être une création ne fut à ce point continue. Mais cette continuité ne pouvait apparaître, parce que certaines périodes étaient restées dans l'ombre. Entre 1896 où paraissent *Les Plaisirs et les Jours*, et 1910 où il commence à rédiger *La Recherche*, on ne trouvait guère que deux traductions de Ruskin et quelques articles. C'était peu. Cela suffisait en effet pour imaginer une existence oisive, consacrée à l'art, au monde, à l'amour, et totalement absorbée par eux. Mais on ignorait alors les travaux les plus importants de ces quinze années : celui de 1896-1904,

Extrait de la publication

c'est-à-dire le roman de *Jean Santeuil;* et celui de 1908-1910, c'est-à-dire l'essai *Contre Sainte-Beuve* que nous publions ici, et sur lequel il nous faut donner à présent quelques éclaircissements indispensables.

Cette publication se heurte en effet à une difficulté majeure, qui tient à la nature même de l'ouvrage, à la dispersion et à la variété des manuscrits. Il ne s'agit pas en effet d'un récit inachevé, interrompu après un début de réalisation. Proust n'a jamais écrit de façon linéaire : encore moins à cette époque. Ses ébauches se succèdent, s'accroissent, se défont, se rejoignent. C'est un rêve dont les formes ne parviennent pas à se fixer. Ce morcellement qui existait déjà dans *Jean Santeuil* n'en rendait pas pourtant la lecture trop malaisée : l'ouvrage était fait de courts chapitres, dont la trame, visiblement négligée par l'auteur, importait au fond assez peu. Il n'en va pas de même avec *Sainte-Beuve,* où Proust a constamment eu le souci d'écrire un ouvrage suivi. D'ailleurs le mouvement a été inverse. *Jean Santeuil* profite au début d'une grande richesse d'épisodes, l'imagination de l'auteur travaille allégrement, puis une certaine lassitude se fait sentir, et le roman se perd dans les sables. *Sainte-Beuve* au contraire commence par un filet d'eau, qui grossit peu à peu : les notes, les feuillets, les cahiers s'accumulent, et tout aboutit à l'immense fleuve de *La Recherche.*

Pour classer ces manuscrits, nous disposons toutefois d'un guide précieux : c'est un petit agenda, étroit et long, sur lequel Proust a noté, vers cette époque, des citations ou des références. Beaucoup de ces notes sont à peine lisibles, d'autres, très elliptiques, sont d'une interprétation difficile, mais leur intérêt n'en est pas moins capital, car les idées de Proust y ont été enregistrées à mesure qu'elles se présentaient à lui, c'est une sorte de journal de bord de sa création. Et ce sont elles qui nous permettent,

Extrait de la publication

en rétablissant l'ordre des manuscrits, de suivre les principales étapes de cette création.

Le premier groupe se compose de soixante-quinze feuillets, de très grand format, et comprend six épisodes, qui seront tous repris dans *La Recherche :* ce sont la description de Venise, le séjour à Balbec, la rencontre des jeunes filles, le coucher de Combray, la poésie des noms et les deux « côtés ». Cet ensemble est clairement désigné par une note de l'agenda [1]. Après *Jean Santeuil,* c'est le plus ancien état de *La Recherche.* Guermantes s'appelle ici Villebon. Swann n'existe pas : son rôle a été réparti entre l'oncle du narrateur, et pour les soirées de Combray un certain M. de Bretteville. Deux fillettes esquissent les jeunes filles en fleurs. Enfin Balbec ne porte pas encore de nom. Il n'est pas question de Sainte-Beuve dans ces épisodes et nous n'aurions pas eu à les mentionner ici, s'ils ne contenaient trois renseignements importants : tout d'abord ils nous donnent la preuve que Proust avait entrepris une nouvelle rédaction de son roman, sous forme personnelle cette fois, avant de commencer le *Sainte-Beuve.* Puis, parce que ces épisodes constituent un fond dans lequel il puisera constamment pour grossir son étude. Enfin parce que sur des feuilles de même format, et d'une écriture identique, nous trouvons une étude d'une vingtaine de pages, qui est l'essai sur Sainte-Beuve.

---

1. Voici la note : « Pages écrites — Robert et le chevreau — Maman part en voyage — le côté de Villebon et le côté de Méséglise — le vice sceau et ouverture du visage — la déception qui est une possession — Embrasser le visage — Ma grand-mère au jardin : le dîner de M. de Bretteville — Je monte : le visage de Maman alors et depuis dans mes rêves; je ne peux pas m'endormir, concessions — les Castellane, les hortensias normands, les dahlias anglais, allemands — la petite fille de Louis-Philippe — Fantaisie — le visage maternel sous un petit-fils débauché — ce que m'ont appris le côté de Villebon et le côté de Méséglise. »

C'est la seconde étape. Cette étude utilise la plus grande partie des notes de l'agenda, et elle est elle-même précédée d'une série de notes, ainsi que d'indications concernant le plan à suivre. Elle comporte en outre deux projets de préface : l'un très court, d'une demi-page environ; l'autre plus développé, où figurent les exemples de la tasse de thé et des pavés inégaux, c'est-à-dire à la fois le début et la fin de *La Recherche*. Rien de tout cela n'a été terminé. Car Proust renonce bientôt à l'idée d'une étude objective, et commence une nouvelle rédaction, sous forme d'une conversation avec sa mère.

Le troisième groupe de manuscrits, de loin le plus considérable, est constitué par les ébauches de cette seconde version. Désormais Proust écrit sur des cahiers d'écolier, recouverts pour la plupart de moleskine noire. Parmi tous ceux qui renferment les brouillons de *La Recherche*, sept cahiers contiennent des fragments relatifs à la conversation avec sa mère, et furent donc destinés à Sainte-Beuve. Leur succession s'établit assez facilement : les deux premiers sont consacrés au récit de la matinée et de la conversation [1]. Françoise s'y appelle encore Félicie, et il n'est fait aucune allusion aux Guermantes. Dans les trois cahiers suivants, où se situent les morceaux les plus importants, Balzac, Nerval, Baudelaire, paraissent aussi les Guermantes, Françoise, Julliot (plus tard Jupien), Venise et Combray. Enfin dans les deux derniers les thèmes de *La Recherche* envahissent tout, et l'on trouve alors, à côté des fragments qui se rapportent à la conversation, des « crayons » de plus en plus nombreux, de Cottard et de la princesse Sherbatoff, de Swann et de Saint-Loup (ici Montargis), de Charlus (M. de Quercy).

1. Sur ces cahiers se trouve encore le manuscrit de deux pastiches : Henri de Régnier et Maeterlinck.

Extrait de la publication

On ne peut dater avec certitude chacun de ces fragments. La chronologie de Proust repose presque uniquement sur sa correspondance, elle-même on le sait, très incertaine, exigeant de minutieux travaux de recoupement, qui laissent toujours subsister une marge d'erreurs. Nous sommes pourtant favorisés ici. *Contre Sainte-Beuve* est un des seuls projets, dont Proust ait entretenu, de façon assez régulière, un de ses correspondants, Georges de Lauris. C'est en novembre 1908 qu'il lui fait part de son désir d'écrire sur Sainte-Beuve une étude pour laquelle il hésite entre deux types d'article : « *L'un est un article de forme classique, l'essai de Taine en moins bien. L'autre débuterait par le récit d'une matinée, maman viendrait près de mon lit, et je lui raconterais l'article que je veux faire sur Sainte-Beuve et je le lui développerais. Qu'est-ce que vous trouvez le mieux?* » Les premières notes de l'agenda, qui ne font pas allusion au second projet, seraient donc antérieures de quelques semaines. Et de fait, en octobre, Proust avait écrit de Versailles à Mme Strauss : « *Dans mes moins mauvaises heures, j'ai commencé (deux fois vingt minutes) à travailler. C'est si ennuyeux de penser tant de choses et de sentir que l'esprit où elles s'agitent périra bientôt sans que personne les connaisse.* »

On reconnaîtra là une des phrases de sa préface, comme on retrouve dans une lettre à Lauris le commandement de saint Jean : « Travaillez pendant que vous avez encore la lumière. » Proust se serait donc mis au travail en rentrant de Cabourg à la fin de l'été 1908. Quatre mois plus tard, l'ouvrage est avancé : « *Ce qui a le plus de chance de paraître un jour est* Sainte-Beuve *(pas le second pastiche, mais l'étude) parce que cette malle pleine au milieu de mon esprit me gêne, et qu'il faut se décider ou à partir ou à la défaire.* » Au printemps de 1909, Proust demande des renseignements sur le nom et les titres de Guer-

Extrait de la publication

mantes. Les trois cahiers de la seconde version où figurent les Guermantes seraient donc écrits à cette époque. Enfin à l'automne, le livre a déjà pris des proportions importantes : « *Vallette me refuse le* Sainte-Beuve *qui restera sans doute inédit... c'est trop long, quatre ou cinq cents pages.* »

Tels sont les points de repère dont nous disposons. Il est évident qu'on ne peut s'en tenir à ces limites — octobre 1908, septembre 1909 — et que si l'on veut connaître l'origine véritable de ce projet, il faut remonter beaucoup plus haut. A Georges de Lauris, Proust explique en 1908 que « l'année dernière, déjà » il songeait à cet article, et qu'il l'a refait quatre fois dans sa tête. En octobre 1907, il cite dans une lettre à Robert Dreyfus la préface de *Chateaubriand et son groupe.* Dès 1905, il parle de Sainte-Beuve à Mme Strauss. L'idée a donc pu germer en lui pendant de longues années, de même qu'elle a mis longtemps à se défaire, puisqu'en 1912, c'est-à-dire quand *Du Côté de chez Swann* est déjà terminé, il écrit encore à Mme Strauss : « *Ce désir d'écrire sur Sainte-Beuve — c'est-à-dire à la fois sur votre famille considérée comme un arbre de Jessé dont vous êtes la fleur et aussi sur Sainte-Beuve — est très ancien, car je me rappelle que croyant alors que mon roman paraîtrait il y a déjà trois ans j'avais prévenu Beaunier qui comptait écrire sur Sainte-Beuve qu'il allait m'avoir dans ses plates-bandes.* » Dans le ciel littéraire de Proust, on peut admettre que Sainte-Beuve est apparu aux environs de 1905, qu'il y gravite et s'y élève jusqu'en 1908 où il occupe alors toute la place, pour décroître ensuite jusqu'en 1912.

Ce mouvement plus lent ne doit pourtant pas nous cacher le jaillissement de l'œuvre qui naît en quelques mois, avec une rapidité foudroyante, comme si toutes les forces accumulées depuis longtemps venaient soudain se fondre en une sorte de creuset. Cette

Extrait de la publication

impression est confirmée par l'écriture des cahiers, dont il nous reste à dire un mot pour achever cette description sommaire des manuscrits. Elle n'a plus rien de l'ampleur, de la facile et souveraine aisance de *Jean Santeuil.* Elle se resserre, se complique, enlace de ses guirlandes le premier jet de l'écrivain. Et ce n'est pas sans émotion qu'on voit apparaître alors ces lignes manuscrites, surchargées et lourdes de corrections, qui pendent après elles comme des grappes vivantes, comme un essaim de chrysalides. Car elles sont l'écriture même de *La Recherche.* Sur la surface du papier, ce dessin de la correction figure pour nous comme un volume. Cet espace en profondeur, c'est l'esprit du créateur, au moment où l'idée s'approche plus ou moins de lui, où elle lui présente une face tandis que d'autres sont cachées par une matière opaque, qui tombera et sera remplacée par la face même de la pensée.

*

Comment s'explique un tel phénomène? La comparaison avec *Jean Santeuil* nous incite à revenir en arrière, pour mesurer le chemin parcouru depuis dix ans, et découvrir dans la production littéraire de Proust, ces éclairs, ces appels, ces tremblements par quoi se signale d'ordinaire la naissance d'une œuvre importante. Or, on ne trouve au contraire rien de tel, rien qu'un silence de plus en plus pesant. S'il y a eu dans sa vie une période de résignation et d'échec, c'est bien, semble-t-il, celle qui précède *Sainte-Beuve.* Déjà Ruskin marquait de sa part un repli, un travail d'érudition qui le détournait de son activité profonde. Au moins était-ce un travail véritable. Par la suite, Proust ne publie plus que des articles : salons mondains ou littéraires, comptes rendus de livres, éloges funèbres. Autant d'alibis. Progressivement, une sorte de paralysie semble gagner l'esprit de l'écrivain.

Extrait de la publication

Autour de lui, tout s'est assombri. La mort de sa mère a fait de lui un survivant plus qu'un vivant. C'est pour elle qu'il avait trouvé jusque-là le courage de travailler, c'est elle qui représentait, autant que l'affection dont il avait besoin, le but et le sens de son effort, sa morale. Beaucoup de ses amis les plus chers, comme Bertrand de Fénelon, se sont éloignés. En même temps l'état de sa santé ne cesse d'empirer. C'est à partir de 1906, on le sait, que Proust commence à mener dans la chambre inhospitalière du boulevard Haussmann, au milieu des fumigations et des narcotiques, sa vie de grand malade, qui lui laisse à peine le loisir d'écrire. D'ailleurs, et c'est le plus grave, son œuvre même est engagée dans une sorte d'impasse. *Jean Santeuil* a échoué contre des difficultés insurmontables, mais il avait au moins une richesse incontestable d'invention, et, si peu que ce fût, une forme. Ces bases fragiles ont disparu. Proust n'est même plus sûr d'être romancier. Il est devenu traducteur, critique, chroniqueur. C'est pour lui une défaite, le signe de l'inspiration déclinante, d'une imagination qui se dessèche et s'effrite.

Il est assez remarquable que ce soit précisément au moment où ses forces s'épuisent, à l'heure du déclin, que l'œuvre de Proust ait pris enfin son départ véritable. Mais c'est aussi que tous les accidents dont nous avons parlé avaient une double face. La maladie l'a sans doute gêné, mais elle lui a fait don de l'immobilité, de cette plongée dans la solitude qu'il n'aurait pas accomplie sans elle. La mort de sa mère l'a abattu, elle l'a aussi délivré : non seulement en donnant au passé tout son prix, mais en lui ouvrant l'avenir, en permettant des expériences qu'il n'aurait jamais connues de son vivant. Quant à l'impuissance littéraire, peut-être était-elle aussi nécessaire. Car le principe de guérison se trouvait pour lui au cœur du mal. Aucun genre ne lui convient plus : c'est qu'il les

Extrait de la publication

MARCEL PROUST

Contre Sainte-Beuve

suivi de

Nouveaux mélanges

A la fin de l'automne 1908, Proust rentre de Cabourg épuisé. Depuis longtemps il a renoncé à son œuvre. Profitant d'un répit que lui laisse sa maladie, il commence un article pour *Le Figaro* : "Contre Sainte-Beuve". Six mois plus tard, l'article est devenu un essai de trois cents pages. Conversant librement avec sa mère, l'auteur entrelace, autour d'une réflexion sur Sainte-Beuve, les souvenirs personnels, les portraits d'amis, les impressions de lecture. Voici le château de Guermantes ; voici M. de Quercy et Mme de Cardaillac, grands lecteurs de Balzac, mais qui ressemblent à s'y méprendre à Charlus et à Gilberte. Sans le savoir, Proust venait de libérer son génie.

Cet extraordinaire document est beaucoup plus qu'un document. Proust ne voulait pas qu'on mît des idées dans un roman. Toutes les analyses qu'il a écartées de *A la recherche du temps perdu*, on les trouvera ici. Nerval, Chardin, Balzac, Goethe, Joubert et Chopin sont étudiés en des pages d'une intelligence et d'une sensibilité également profondes. Elles nous confirment ce dont on se doutait déjà : que Proust, le plus grand romancier de son siècle, pourrait bien en être aussi le plus grand critique.

9 782070 252831

54-IX A 25283 ISBN 2-07-025283-3

Extrait de la publication